

**Association lacanienne internationale**  
**Groupe d'introduction à la psychanalyse 2024-2025**  
**Lecture du séminaire de Charles Melman *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*, séminaire de l'année 2001-2002 (Ed. ALI)**  
Quatrième séance plénière, le 19 juin 2025

— **Bernard Vandermersch** : Alors, voici les questions pour la quatrième et dernière plénière de l'année et dernière séance aussi mais on va continuer l'année prochaine l'étude de ce séminaire de Charles Melman *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*...

I Première question : « *Le symbole pour nous ne vaut qu'en tant qu'il est l'index de ce rien dont précisément chaque signifiant est le représentant<sup>1</sup>.* » (ALI p.126, Ères p.150)  
*Cette caractéristique du symbolique le rend incompatible avec l'Autre scène où il ne manque rien. En quoi est-ce incompatible ?*

Qu'est-ce que représente un signifiant ? Un signifiant représente...Quoi la formule, vous ne le connaissez pas ? Allez, récitez le petit catéchisme-là : “Un signifiant représente un sujet... pour un autre signifiant”. Voilà. Un signifiant représente ce rien...alors le sujet c'est quoi ? Eh bien le sujet c'est rien. *Rien* qui vient du latin *res, rem*, “la chose”, qui a donné aussi *reus*, le “coupable”.

Coupable de quoi ? Coupable d'exister sans doute. Ce n'est pas seulement pour certains d'entre vous, c'est pour tout le monde.

Ce rien dont précisément chaque signifiant est le représentant.

Alors il y a des gens notamment à l'*Institut* qui se gaussaient de Lacan qui avait dit que dans le rêve de l'injection faite à Irma, qui se terminait par la formule de la triméthylamine, composée uniquement de lettres<sup>2</sup>, que ce pauvre sujet lacanien était réduit à rien. Eh bien oui. Et heureusement parce que si on vous prend pour quelque chose de précis, pour un signifiant, tout de suite cela va être soit idéal soit injurieux. Dans la bouche d'un médecin par exemple *psychologue* c'est presque toujours injurieux... Et réciproquement d'ailleurs, pour les psychologues, les *médecins* n'y comprennent rien.

Donc c'est choquant mais c'est quand même un des acquis de la psychanalyse : un sujet c'est ce qui fait trou, et ce qui fait trou aussi dans le réel. Dans un réel qui serait compact, et c'est ça qui est bizarre. C'est-à-dire que c'est un trou réel dans le Symbolique, c'est un trou réel dans l'Imaginaire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de représentation d'un sujet, mais il y a des représentants. Ce n'est pas purement logique cette affaire, et vous savez très bien que telles images éveillent en vous quelque chose, tel mot et non pas tel autre.

— *Lucien Verchezer* : *Mais dans le réel ?*

---

<sup>1</sup> Ch. Melman *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui*, Leçon 9 du 17 janvier 2002, ALI p.126, Ères p.150

<sup>2</sup> Formule de la triméthylamine

Formule de la triméthylamine développée :



— Bernard Vandermersch : Et dans le réel ? Les trois questions de ce soir, elles portent sur le réel. Mais le réel, il n'y a pas "LE" réel. Il y a quelque chose que Lacan essaie d'élaborer. D'abord il l'a inventé. Le mot, il a existé en français, bien sûr, avec les philosophes mais il n'existait pas en latin, par exemple, il n'y a pas le mot *realis* ou *realiter*. Non, ça n'existe pas. Quand vous voulez traduire *réel* en latin, le mot qui vient dans le dictionnaire, c'est *verus*, vrai. Ou bien par exemple : *si res ita se habeat* : si c'est bien réel et voilà c'est tout.

Le réel, c'est une invention philosophique, mais le réel de Lacan c'est par opposition à la réalité. La réalité en tant que notre réalité c'est une lecture fantasmatique du réel. C'est le monde dans lequel on est à peu près à l'aise. Le fantasme organise un monde dans lequel on se repère, et puis de temps en temps, il y a quelque chose qui vient faire effraction : un chien qui aboie derrière vous, un regard un peu trop appesanti... Ça veut dire qu'il y a quelque chose de l'objet *a*, qui normalement est exclu de la représentation pour nous assurer d'une certaine représentation polarisée par quelque chose. Mais il ne faut pas que l'objet qui polarise vienne faire effraction parce qu'à ce moment-là c'est l'angoisse. Enfin, la menace c'est l'angoisse, et cela peut aller jusqu'à la dépersonnalisation.

Bon alors je reprends la question : « *Le symbole pour nous ne vaut qu'en tant qu'il est l'index de ce rien dont précisément chaque signifiant est le représentant.* »

*Cette caractéristique du symbolique le rend incompatible avec l'Autre scène où il ne manque rien. En quoi est-ce incompatible ?*

Alors, quand on ne comprend rien ... on reprend le texte. Alors, page 126 de l'édition ALI ou page 150 chez Ères, qu'est-ce qu'il dit là :

Ce qui définit pour nous le symbolique, c'est que chaque symbole, chaque signifiant est représentant du rien qu'il signifie.

Qu'il signifie c'est qu'il représente.

Ce n'est pas le "symbole" identique à celui du drapeau qui représente cette entité abstraite que constitue la patrie, représentation abstraite mais néanmoins incarnée, ne serait-ce que justement dans la chair de ceux qui seront prêts à se sacrifier pour elle.

Oui, le symbolique, ce n'est pas le champ des symboles, au sens des symboles univoques, la légion d'honneur, le drapeau ...

dans la chair de ceux qui seront prêts à se sacrifier pour elle.

Vous voyez qu'on n'est pas dans la logique pure là.

C'est-à-dire que - et là c'est ma marotte en ce moment - la fiction du fantasme suppose un petit sacrifice justement d'une forme de jouissance partagée entre la maman et l'enfant. Il faut qu'il y ait quelque chose qui tombe d'un côté comme de l'autre. Si je suis tout le temps sous le regard de ma mère et que ma mère ne cesse de me regarder, que je ne puisse rien faire, alors il y a quelque chose qui ne passe pas. Voilà, il y a quelque chose à sacrifier des deux côtés. Et ça, ça va organiser mon fantasme, justement à partir du scopique. Un fantasme névrotique n'est jamais organisé avec un seul objet, il y a toujours d'autres...

Mais se sacrifier pour elle, au niveau des sociétés - je crois que j'ai dû raconter ça la dernière fois aussi - il y a des fictions qui remplacent le fantasme au niveau de la société.

L'histoire de France, c'est pour ça que c'est si épineux ces histoires d'Histoire. C'est-à-dire qu'on refait l'histoire pour que cela soit conforme. Les Gaulois c'est une invention du Romantisme, de l'époque romantique. En histoire, "Nos ancêtres les Gaulois" bien sûr, ils existaient avant, César en parle. Mais César, il n'a pas écrit *l'histoire de France*, il a écrit *l'histoire de la Gaule*. Enfin celle de la guerre des Gaules ... *De bello Gallico*.

Quand on est dans son village ça va, on est à peu près tous dans la même histoire.

— LV : *Mais est-ce que l'Histoire, ce n'est pas plutôt un mythe ?*

— C'est un mythe.

— *LV : Un mythe qui permet d'organiser une fiction.*

— Absolument, c'est une fiction. Mais il faut qu'il y ait un sacrifice de jouissance. Vercingétorix, il est mort. Il a été non seulement sacrifié, mais très très douloureusement sacrifié. Alors là du coup, ça peut faire une nation. Alors il y a des nations qui sont plus exigeantes en sacrifices. Mais enfin, nous on n'a pas à se plaindre quand même : 14-18...c'est pas mal. D'ailleurs, dans un livre, *Cher Connard* - vous l'avez peut-être lu - de Virginie Despentes, elle évoque l'histoire de nos grands-pères qui sont morts dans les tranchées... Et les personnages dans son livre disent : « vous voudriez qu'on se sacrifie encore, nous ? La drogue, voilà, ça c'est bien... » Jouissance sans sacrifice, sans rien à sacrifier.

Ça c'est marginal dans l'affaire, c'est marginal, mais ce n'est pas seulement marginal, parce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, dit comme ça, ça ne mord sur rien comme le dit Lacan. Cela ne veut pas dire qu'il y a réellement du sujet. Il y a un sujet logique, par exemple, on parle comme ça au comptoir du café mais, ce qu'il se dit, il n'y a rien.

Pour qu'il y ait un sujet, il faut quelque chose qui le leste, ce sujet. Ce qui le leste c'est une part de jouissance et de sens. Un signifiant ne représente un sujet que dans ce qu'il ne signifie pas quelque chose. Parce que tous les mots veulent dire quelque chose, mais ce n'est pas en tant que cela qu'ils représentent le sujet. C'est dans l'équivoque signifiante qu'il y a le plus de chance qu'un sujet soit représenté. Ce qui est représenté, cet être au monde, c'est un morceau de jouissance. Ce n'est pas grand chose, mais c'est ça qui nous touche quand même, c'est ça qui fait que je suis là ou pas là : cela me plaît, cela ne me plaît pas, ça me fait jouir ou ça ne me fait pas jouir, ça me fait pleurer ou pas.

Il ne faut pas trop tirer sur la corde de l'authenticité des pleurs, mais enfin s'il ne se passe jamais rien en séance, on sent bien qu'il n'y aura pas d'analyse. Maintenant si on pleure tout le temps non plus... Bref, on sait qu'il y a quand même quelque chose quand l'angoisse surgit, quand la honte surgit,...

Alors, est-ce qu'il faut aller plus loin ? Je reprends la citation de la page 126 :

Alors allons-nous dire que, sur cette autre scène, il y a du symbolique ?

Alors c'est quoi cette "autre scène" ? (andere *Schauplatz* en Allemand) ça veut dire quoi ? C'est Freud qui emploie ce mot-là pour dire, pour dire quoi ? Que le rêve... je ne sais pas s'il dit se déroule "sur une autre scène" ou "c'est une autre scène"<sup>3</sup>.

En tout cas, il en parle à propos du rêve, de cette *autre scène*. Alors, est-ce que c'est du rêve dont il parle, ou bien de l'autre scène sur laquelle le rêve se déroule ? Alors parce qu'il nous dit "le rêve se déroule", mais quand le rêve se déroule, moi, je le vis, évidemment, je ne le vis pas avec la distance de contempler une pièce de théâtre. Je suis dedans. Enfin, je suis dedans, je ne sais même pas où je suis, mais il y a un affect en général. Il y a de l'immédiateté.

— *LV : C'est l'autre scène par rapport aux représentations.*

— Voilà, alors il fait la distinction entre la scène des représentations...du monde, très justement, où dans le fond, l'idéal c'est qu'il ne s'y passe pas grand-chose. En tout cas, que

---

<sup>3</sup> S. Freud, *L'interprétation des rêves*, chapitre VII : Wir sind also gezwungen, einen anderen Schauplatz anzunehmen, auf welchem jene psychischen Vorgänge sich abspielen."

*Nous sommes donc contraints d'admettre l'existence d'une autre scène où se déroulent ces processus psychiques.*

l'on soit bien dans notre monde familier, on rentre à la maison après le boulot, on rencontre "bobonne", voilà, gros bisous ... s'il y a une fuite déjà c'est embêtant, comme ça m'est arrivé hier soir, il y a une fuite d'eau, alors ça c'est pénible, il faut faire venir le plombier. Et puis les fuites, ça réveille de mauvais souvenirs. C'est un peu angoissant, ça réveille tout un tas de trucs.

Bon, est-ce qu'il y a du symbolique sur cette autre scène ? Je reprends la lecture :

Évidemment non.

Quand quelqu'un dit "évidemment non" c'est que cela n'a rien d'évident. On sait très bien ça.

Quand un copain dit "c'est évident", justement ça ne l'est pas.

Évidemment non. Nous ne pouvons pas le dire car, sur cette autre scène, on a plutôt le sentiment qu'il ne manque absolument rien et que si la question de ce qu'il vient à manquer peut se poser de façon anecdotique à l'intérieur de tel ou tel rêve, on ne peut absolument pas dire que le manque y est constitutif, organisateur de l'ensemble des représentations et du cheminement du rêve.

Dans une séance de séminaire, il y avait Angela Jesuino qui avait fait un topo "rêvons-nous de l'objet ?". En tout cas c'est vrai que quand on rêve de l'objet, de l'objet *a*, c'est vrai qu'il est là. On est dans les chiottes et puis la porte reste ouverte et puis il y a des gens qui rentrent, on est surveillé, il y a quelqu'un qui passe le nez par la lucarne et qui vous regarde... L'objet n'y est pas manquant dans le rêve. Quand il figure il est là et d'ailleurs, s'il est trop là, ça réveille quand même.

Et il faut quand même dire que le rêve, c'est le récit du rêve qu'on a, même le récit qu'on se fait à nous, hein ! Le rêve lui-même, on passe sa vie... euh sa nuit à rêver. Alors c'est complètement du réel pour le coup, parce que j'en ai strictement aucune idée...

— *LV* : *Ah mais vous le dites quand même, vous avez des affects, vous pouvez être pris par l'angoisse.*

— Non, mais toute la nuit j'ai rêvé et je ne sais absolument même pas que j'ai rêvé. Il y a des tas de gens qui vous disent : « Je ne rêve jamais ». Mais tu parles ! Si vous les réveillez ils vont être en train de rêver... Il y a une activité onirique toute la nuit. C'est complètement impossible... « Ça... », « ça » travaille tout seul. De la même façon que le cœur travaille tout seul, les poumons travaillent tout seuls, le cerveau travaille tout seul.

Alors est-ce que c'est le rêve dont parle Freud ? Pas vraiment, parce que Freud, lui, comme je vous le disais, il a un grand désir : c'est que le rêve soit la réalisation d'un désir. Alors il fait des rêves qui réalisent son rêve de réaliser son désir. Bon alors ça se mord un peu la queue quoi. Et grâce à ça, il va y avoir une plaque à Bellevue : « ici fut rêvée... fut révélée... - en français, c'est marrant d'ailleurs, parce que rêve, révélé, révélation... - au professeur Sigmund Freud la signification des rêves<sup>4</sup> ».

Bon, alors je continue ce que dit Melman (page 150 Ères ou 126 ALI) :

Il faut tout de même nous décider,

Il y a une chose qu'on ne peut pas reprocher à Charles Melman, c'est de ne pas se décider. On pourrait quelquefois lui reprocher de se décider trop vite, mais on ne peut pas lui reprocher de ne pas décider, j'en sais quelque chose, ayant été assez proche de lui à un moment donné...

---

<sup>4</sup> S. Freud, Lettre à Fliess du 12 juin 1900 : « Sur la maison où, durant l'été 1895, me vint l'idée de la solution du rêve, on placera un jour une plaque de marbre portant l'inscription :  *Ici fut révélé au Dr Sigm. Freud, en 1895, le secret du rêve.*  »

Il faut tout de même nous décider. Car si nous nous fions aux catégories que nous reprenons de Lacan, quel statut allons-nous donner à ce qui fait corps ainsi sur cette Autre scène ? Ne soyons pas embarrassés. Je ne le présente ainsi qu'avec un faux embarras. Car en réalité, ce que nous savons, c'est que la lettre, en tant qu'élément constitutif de la chaîne organisatrice de cette Autre scène, cette lettre se distingue dans le champ de l'inconscient du fait d'être bien réelle. Qu'est-ce que ça veut dire ? À quoi le reconnaît-on ? Quelles propriétés singulières la lettre tire-t-elle du fait d'être réelle ?

Alors il repart et parle de *La lettre volée*, puis il continue :

Entre autres caractères la lettre est indestructible. Indestructible, elle résiste à tous les métabolismes, elle résiste au fait d'être amenée à se déplacer, d'être froissée, d'être jetée.

Mais alors là, il y a toujours cette espèce d'ambiguïté entre la lettre missive de la lettre volée du conte d'Edgar Poe et la lettre, la lettre alphabétique ou phonématique simplement.

En tant que réelle, elle résiste à toute prise par le symbolique comme par l'imaginaire, elle est in-des-truc-tible ! »

Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? À notre niveau ? La lettre, elle intervient dans notre patronyme par exemple, parce que notre patronyme c'est une succession de lettres, et en général, ça ne veut rien dire - non, ça veut toujours dire un petit peu quelque chose, mais en tant que patronyme, ça ne veut rien dire. Ça veut simplement dire « fils de ton père qui s'appelait comme ça, et cetera ». Et en quoi est-elle indestructible ? Parce qu'il y a des noms qui changent, il y a des gens qui changent de nom. Ce n'est d'ailleurs pas sans effet sur la suite des générations. Ça a quelquefois comme effet de rendre la génération plus erratique.

Mais ce n'est pas tellement la lettre purement phonématique comme ça, isolée, c'est la lettre en tant qu'elle condense aussi la jouissance dans un lieu particulier. Dans les mots qui nous frappent, ce n'est pas la signification du mot qui frappe - enfin la signification, elle joue - mais il y a quelque chose irréductible qui est de l'ordre de la façon de le dire, de la prononciation. Et qui change d'une langue à l'autre : vous pouvez expérimenter ce fait qu'il y a des mots que vous ne pouvez pas prononcer dans votre propre langue sans mollir, sans frémir, quand il s'agit d'aveux du désir, alors qu'il vous sera beaucoup plus facile de le dire dans le *globish*, dont vous n'avez strictement rien à foutre.

C'est-à-dire que la jouissance et le sacrifice de jouissance, dans la parole il se fait au niveau de la lettre qui est accrochée à ce qui tombe aussi du signifiant - donc ça c'est la lettre - mais aussi à l'objet qui va organiser notre fantasme.

Ça, c'est plus difficile à saisir. C'est plutôt dans l'expérimentation de l'interprétation que ça surgit, ce genre de choses. Comment la lettre intervient-elle ? La lettre, elle intervient en tant qu'elle peut rester la même dans deux signifiants, dans deux signifiants différents, dans deux mots différents. Dans deux mots qui se prononcent pareil, mais qui ne sont pas les mêmes. Je vais prendre un exemple que je cite toujours, mais bon, c'est un peu bête de répéter toujours la même chose. Bon, c'est donc un monsieur qui se plaint que son père était très méchant avec lui, qu'il lui faisait très peur parce qu'une fois il était rentré dans la chambre des parents et le père l'avait - ils étaient en train de faire l'amour, les parents bien sûr ... Et donc le père le chasse en hurlant et il en a été traumatisé toute sa vie, le pauvre. Et sa mère dit en parlant de son fils « des chaussures de son père, il préfère voir les talons que les pointes ». L'étalon ? reprend l'analyste. Alors, il préférerait voir l'étalon ? Alors vous voyez que l'objet regard se trouve dans l'écart signifiant, c'est le même signifiant... enfin... On entend la même chose... les talons-l'étalon, mais dans l'équivoque signifiante, la lettre est là. La lettre permet l'objet regard et donc ça c'est intéressant parce que si l'interprétation est donnée, ça change le petit phobique craintif, malheureux, en voyeur. Ça lui rend un rôle actif dans cette affaire. C'est toujours ce qu'on essaie de faire, hein. Entre ceux qui se plaignent en permanence « Ah là là, avec les

parents que j'ai eus, vous vous rendez compte ...et puis j'ai été victime de mon grand frère qui m'emmerdait toute la journée » ... Voilà hein. Bon ! Mais quelle est la part que tu prends là-dedans ? Malgré toi d'ailleurs ! Parce que le gamin, il rentre dans la chambre des parents « jamais je n'ai voulu faire ça ! ». Tu parles !

— *LV : Alors là, dans l'exemple que vous avez pris, ou alors même dans l'exemple que Melman nous donne dans les leçons précédentes sur neige...*

— Oui neige, « N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie... »

— *LV : Par exemple, ou bien le « jour de n'ai-je ». Là, ce que vous faites valoir, c'est surtout l'accroche par l'objet.*

— Oui c'est ça que moi je fais valoir et puis je trouve que les gens ne le font pas assez valoir. Parce qu'une interprétation purement équivoque, ça tournerait vite à... « l'effet tuyau de poêle » s'il n'y avait pas quelque chose qui leste le sujet. Bon, mais on n'a pas la chance tous les jours d'avoir l'occasion..., alors tout à l'heure, je vous parlais de faire du signifiant...

— *LV : La question de la lettre, neige*

— BV : Bon, neige. Oui alors, il dit, c'est cette pauvre neige, cette neige a assuré... comment dire, a fait son destin. Il faudrait que vous me rappeliez exactement en quoi cette pauvre neige là... ? Et d'ailleurs elle dit « un jour, et d'ailleurs je suis née un jour de neige. »

— *LV : Oui*

— Alors là, on voit comment quelqu'un organise son *mythe individuel du névrosé* : « alors voilà, ce n'est pas étonnant que je suis malheureuse parce que je suis née un jour de neige ». Bon moi je trouve que c'est formidable les jours de neige. Je reçois régulièrement des petites cartes postales à Noël avec de la neige qui tombe, c'est mignon, surtout qu'on en aura bientôt plus. Bon mais en quoi ce neige-là alors ? Parce que...

— *LV : Parce que dans l'exemple que Melman prend...*

— Parce que lui il dit « je n'ai », vous voyez, il ne le reprend pas au niveau du signifiant phonétique... enfin il prend les différentes lettres. Et c'est vrai que dans un monde comme le nôtre qui est alphabétisé très précocement, les lettres alphabétiques, enfin là, je ne vais pas au bout de sa phrase... Il donne l'exemple que son conjoint...

— *LV : Enfin, le nom de famille de son conjoint...*

— ...Contenait toutes les lettres du mot neige.

— *LV : Voilà.*

— Du mot neige... C'était peut-être un génie. Bon. Voilà, ça arrive... Ça, c'est exact. C'est exact que ça joue, et ça joue au-delà du phonétique. Mais parce que quand les gens se marient ou quand ils rencontrent une femme ou un homme, ils sont déjà alphabétisés, ils sont déjà marqués, profondément marqués parce que le cerveau a sa zone de l'écriture.

Vous savez aux dépens de quoi elle se constitue, cette zone ? Quelle est la différence entre un cerveau d'une personne qui sait lire et écrire et un cerveau d'une personne qui ne sait pas lire et écrire ? C'est que c'est la partie du cerveau qui sert à la reconnaissance des visages qui est en partie reconvertie dans la lecture des lettres, dans la reconnaissance des lettres. Ce pourquoi d'ailleurs on confond facilement b et d ou p et q, paraît-il, d'après Stanislas Dehaene, parce que reconnaître un visage qu'on le voit de droite ou de gauche, on doit reconnaître le même visage, tandis que si vous voyez un p et un q d'imprimerie, il faut faire la différence alors que c'est le même visage.

C'est malin, hein ? Eh bien c'est un neuroscientifique a trouvé ça. Je dis ça, c'est parce que de temps en temps, il y a des choses intéressantes dans les neurosciences ! Quand on entend déblatérer les psychanalystes sur les neurosciences... Ce qui est important, c'est de maintenir que les gens ne sont pas que des cerveaux. Ils ne sont pas que des cerveaux et c'est que dans le cerveau il se passe des choses qui concernent un sujet. Et il y a plusieurs façons d'aborder le problème. Mais la façon de « par la parole », c'est aussi très important. Voilà. Parce que d'ici qu'on reconnaisse un lapsus dans le cerveau, il y aura encore du travail. Alors on continue ?

— *LV : Ma question c'était sur l'étalon, là. C'est plutôt une équivoque...*

— J'ai fabriqué du signifiant.

— *LV : Fabriqué du signifiant ?*

— J'ai fabriqué du signifiant, c'est à dire que j'avais un mot et il y avait un autre mot, j'ai remis les deux mots ensemble et ça fait un signifiant, c'est à dire quelque chose de différent de lui-même. Et dans l'intervalle entre..., il ne suffit pas que ce soit différent de soi-même, il faut qu'il y ait quelque chose qui apparaisse... qui fasse marrer... ou surprenne. Le mot d'esprit joue avec ça. Le mot d'esprit qui est purement bête, ça peut faire rire un gosse, mais c'est tout.

Enfin moi je suis très sensible au fait qu'une interprétation doit toucher quelque chose de ce qui leste le sujet, de la jouissance qui a constitué son fantasme, mais qu'il faut à chaque fois, dans l'acte, reproduire ; parce qu'il ne suffit pas, on n'a pas payé une fois pour toute. Une vie, une vie humaine, c'est à chaque fois qu'il faut lâcher quelque chose. Bon, il faut *re...* Alors ce qui est bien c'est que le pointillé est déjà dessiné dans la névrose. Découper suivant le pointillé, c'est à dire qu'on ne passe pas par la fenêtre en entier, il suffit de lâcher un morceau seulement. Et il y a des gens, c'est tout ou rien, c'est très très embêtant ! Quand ils se trouvent à prendre une décision, la seule solution, c'est le suicide. Eh bien non, il y a moyen dans les bons cas de lâcher quelque chose, voilà. Alors bon pour cette chose là c'est peut-être pas mal...

Donc l'idée, c'est que l'*autre scène* et la façon de dire le rêve, c'est déjà très différent. Et si on demande aux gens de raconter leurs rêves, c'est qu'ils remettent les alluvions qui ont été déposés au fil des siècles dans notre inconscient, on renvoie un petit peu de mouvement par la parole, hop, le torrent se remet en marche et ça remue les alluvions et puis on peut attraper quelque chose...

II Alors, je prends maintenant la deuxième question *Comment la lettre située dans le réel peut-elle participer sous forme de concrétion...* Concrétion ?

— LV : *C'est Melman qui utilise ce terme...*

— Je vois que vous êtes très soucieux de maintenir les mêmes termes. *Comment la lettre située dans le réel peut-elle participer sous forme de concrétion à constituer un « équivalent phallique » (ALI p.108, Ères p.129) ou devenir une « molécule de libido » ? (ALI p.142, Ères p.166)*

— C'est vous qui avez posé les questions ?

— *Bénédicte Metz : C'est nous qui avons repris les questions.*

— Bon, alors lisons page 108 de l'édition ALI (Ères p.129), c'est à propos de la neige, toujours :

Si la *neige* qui marquait le jour du début de son histoire se prêtait à venir romancer une existence, le type de lecture qui ainsi se dégageait venait rendre cette existence effective, la mettre en acte d'une manière qui lui était parfaitement insoupçonnée. Et je dirais que la vertu de la combinatoire mise en place par cette neige se retrouvait dans le fait que toutes les lettres de ce mot font partie du patronyme de l'homme qu'elle a épousé.

Alors, me direz-vous, quel est dans l'inconscient, à ce titre, le statut de cette petite concrétion littérale ?

On peut critiquer le mot concrétion parce que *concrete* c'est le béton. Concrétion, ça supposerait que ça ne peut pas bouger, que c'est soudé. Or, en fait, les lettres, dans l'inconscient elles redeviennent des petits atomes qui se baladent. Il y a de l'agitation moléculaire. La preuve, c'est Signorelli par exemple. C'est magnifique ça de voir comment « *trafoï* » ...

— LV : *Oui mais il y a justement, quand même, des lettres qui restent soudées que l'on retrouve.*

— Oui, mais enfin elles se recombinaient un peu autrement quand même.

— LV : *Par exemple Boltraffio et trafoï*

— Traffio et trafoï, il y a eu un petit changement, vous voyez ? Elles se sont recombinaées. Ce n'est pas si simple. En tout cas ce n'est pas soudé-soudé. La preuve c'est que dans Boltraffio, le *bol* il est tombé. Enfin non, il y avait *Botticelli* / *Bosnie Herzegovine*, enfin bref....

La lettre c'est un agent double. La lettre elle peut être différente d'elle-même comme le signifiant. Il y a d'ailleurs des mots qui se réduisent à une seule lettre. Ça reste des mots : l'*eau*, *o* il y a une seule lettre *o*, enfin il y a *eau*, c'est un mot pourtant, mais ça peut aussi devenir une concrétion. Elle peut devenir identique à elle-même. C'est-à-dire un pur objet dans l'inconscient et se recombinaer à nouveau. Quand le torrent de la parole est passée par là, les petites lettres qui étaient au fond du lit si je puis dire, eh bien hop elles reviennent et se recombinaent autrement. Elles se recombinaent autrement, mais comme vous dites, en gardant quand même certains voisins.

D'ailleurs dans l'inconscient il n'y a pas de chaîne littérale. C'est de la blague, c'est tout faux, ça. Il y a du voisinage. Enfin, Je n'en sais rien si c'est tout faux, je pense que c'est plutôt du voisinage. C'est-à-dire que ce n'est pas linéaire. C'est l'obligation d'en passer par la parole qui relinéarise les voisinages, et à ce moment-là effectivement, le premier temps et le sixième temps, il y a quatre temps entre les deux.

Alors me direz-vous, quel est dans l'inconscient à ce titre, le statut de cette petite concrétion littérale ? Ce statut s'avère constituer le signifié inconscient de ce que par ailleurs elle passe son temps à articuler de façon consciente. Ce petit élément et sa combinatoire viennent organiser le signifié insu d'elle-même, bien qu'elle passe son temps dans son existence à l'articuler et à l'agir.

Ça c'est intéressant ! C'est le travail de toute analyse, plus ou moins heureux, plus ou moins réussi. Montrer comment ton attitude, tout ce qui fait ta vie, tes rencontres, ta façon de les rater, ce dont tu te soucies plutôt que d'autres choses par exemple. Eh bien dans tout cela, il y a un ensemble de lettres qui sont dans l'inconscient, qui ont perdu toute espèce de signification, mais qui reprennent, qui sont quand même l'armature de tous les signifiants possibles dès que le sujet se remet à parler. Quand on se met à parler, bon, ça nous vient de l'Autre ce que l'on dit. Quand on se met vraiment à dire quelque chose, ça nous vient de l'Autre. On ne sait pas vraiment ce que l'on va dire cinq minutes avant et alors là, ça remet ces lettres, ces concrétions, et elles agissent par les dégoûts, par toutes les organisations symptomatiques qui se sont fabriquées à partir de ça. Par les formations de l'inconscient aussi.

Alors chose un peu plus compliquée :

la lettre comme équivalent phallique

Vous avez posé la question ? Oui ? Alors il faut que je réponde ? Qu'est-ce qu'il veut dire par équivalent ? Ça ne veut pas dire que c'est égal. Ça veut dire que ça vaut comme. Vous me direz quand on ne sait pas ce que c'est que le phallus de toute façon ça n'avance pas tellement.

À ce titre, il est étrange de le penser ainsi, on pourrait dire que cette petite concrétion littérale est un équivalent phallique - puisqu'elle vient constituer le signifié insu d'elle-même, de ce qui l'agit et de ce qu'elle dit. Mais il est facile de remarquer que ce signifié inconscient est dans ce cas-là éminemment mortifère, ne serait-ce d'ailleurs que parce que justement, il est incarné, il a un corps, ce signifié, un corps littéral. Il renvoie à un réel dûment incarné, et du même coup éminemment prescriptif.

Éminemment prescriptif, mais pas forcément mortifère dans l'urgence. Enfin oui, c'est toujours mortifère au sens où tout acte a pour visée sa fin. Mais bon ça va, ça peut attendre un peu, on fait des détours avant d'arriver là.

— *LV : Il me semble qu'équivalent phallique c'est dans le sens que c'est similaire à la barre qui sépare le signifiant du signifié.*

— Et alors ?

— *LV : C'est-à-dire que là ce que je comprends dans ce qu'il semble dire, c'est que les lettres c'est ce qui remplace en quelque sorte cette barre phallique et qui provoque le signifié, mais un signifié qui est de l'ordre plutôt de l'agir de ce côté-là.*

— Je n'ai pas très bien compris. Mais, bon, il y a une barre entre signifiant et signifié, oui mais ? Bon, le phallus c'est le référent de tous les signifiants chez le névrosé. Toutes les équivoques ont une pente vers le sexe. Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçus, mais quand on discute ensemble dans n'importe quel banquet où on se lâche un peu, ça finit toujours ... il y a une pente vers le sexe. Pourquoi ? Parce que le sexe c'est la différence pure. Ça ne veut strictement rien dire. Et d'ailleurs, à un moment donné un ange passe. Enfin ça dépend, il y en a qui vont tellement lentement, que l'ange il passera dans longtemps... mais bon.

Donc en quoi la lettre pourrait-elle être l'équivalent de ce point de non-sens auquel renvoient tous les sens ? Pourquoi la lettre pourrait-elle être ça ? À mon avis, la lettre vient à la place de ce non-sens. Elle vient colorer ce non-sens du signifiant. C'est-à-dire que logiquement, il n'y

a pas de sens. C'est la limite du sens, le phallus, la différence pure, comme le nombre *Un*. Ça ne veut strictement rien dire. Mais dans le fantasme, ce n'est pas le phallus qui organise les choses, c'est l'objet du plus-de-jouir qui vient à la place. Grâce à l'ouverture de ce non-sens, c'est l'objet *a* qui vient pallier. C'est ce qu'on appelle la question de la vérité. Parce que le fait qu'il y ait un endroit où il n'y a pas de sens, du coup il n'y a pas de vérité sur la vérité. Il n'y a pas de vérité dernière. Eh bien à la place de ce défaut, c'est l'objet *a* qui vient, et alors en quelque sorte, il est un équivalent phallique.

Parce que la lettre à ce moment-là, elle fonctionne comme l'objet *a*. Elle est phallicisée comme l'objet *a*. C'est-à-dire que les objets - le regard, la voix, la merde - tout ça, ça prend valeur phallique. C'est-à-dire que le non-sens n'est plus tellement non-sens. Bien sûr, c'est toujours un non-sens mais c'est de la jouissance qui vient colorer, donner un lest là où il n'y a pas de sens. Si vous connaissez des copains et des copines vous savez très bien quels sont les objets qui les manipulent à leur insu. Il suffit de prendre un café avec quelqu'un, et il dit : qui est-ce qui paye ? Bon, vous avez parfaitement compris. Moi je verrais plutôt ça comme ça.

Maintenant, quant à la barre entre signifiant et signifié, ça reste quelque chose d'éminemment problématique pour moi. Parce que de l'autre côté du signifiant, c'est encore du signifiant.

— *LV : C'est la signification*

— Oui mais la signification, ça ne nous intéresse pas comme analystes. C'est d'ailleurs ce qui est perturbant pour l'analysant sur le divan, parce qu'idéalement on ne devrait jamais entendre ce qu'il raconte, parce qu'on s'en fout. On devrait s'intéresser qu'à ce qu'il n'entend pas, lui, et où se trouve l'objet. On ne devrait ouvrir la bouche qu'une fois par an. Mais ce n'est pas possible, on n'y arrive pas. Il y en a qui y arrivent, mais pas moi. Bon, conclusion, qu'est-ce qu'il se passe ? Le signifiant en tant qu'il représente un sujet, l'autre face du signifiant, c'est encore du signifiant. La bande de Möbius c'est ça. Quand on rapproche deux occurrences, l'une qui se trouvait assez loin on peut y arriver parce qu'il n'y a pas de séparation. C'est là qu'il faut distinguer la barre du signifiant saussurien de celle de Lacan. Lacan quand il met  $S_1, S_2$ , en dessous il ne met pas signifié, il met *S* :

$$\frac{S_1 \longrightarrow S_2}{S}$$

C'est-à-dire, le sujet en tant que c'est un signifiant qui manque dans la série, c'est un truc divisé, c'est une supposition qu'il y a quelqu'un en dessous des mots.

— *LV : Oui mais c'est déplacer le problème parce qu'entre  $S_1$  et  $S_2$  il dit que c'est un impossible.*

— Oui, il dit que c'est un impossible, mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— *LV : Eh bien pour moi ça veut dire que l'un n'implique pas l'autre en quelque sorte.*

— On peut le voir comme ça, et pourtant...

— *LV : ...Par exemple père/fils*

— Enfin, un signifiant  $S_1$  ce n'est peut-être pas une implication. Je n'en sais rien. Mais qu'est-ce que ça veut dire  $S_1, S_2$  ?  $S_1$  représente un sujet pour  $S_2$ ,  $S_2$  qui est le lieu de l'Autre. On ne voit pas très bien en quoi c'est impossible, sauf si on le prend au niveau d'un lien qui serait parfait. C'est-à-dire que  $S_1$  commanderait à  $S_2$  de façon parfaite, c'est-à-dire qu'il y aurait un sens accompli. *Va !* et l'autre *va* et puis ça y est, c'est parfait. Non, il représente un sujet, et

quand il dit *va !* et que l'autre reste... Ça manque, il y a un sujet qui est éveillé. C'est-à-dire que ce n'est pas de la communication, c'est de la représentation.

C'est en ça que c'est impossible. S'il n'y avait pas d'impossible ça ne marcherait pas. Si  $S_1$  commandait  $S_2$  sans impossible, alors il n'y aurait pas ce défaut de la communication. Un sujet n'est représenté que par un défaut de communication.

Penser qu'il faut communiquer - ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas communiquer - mais c'est illusoire de penser que par exemple quelque chose se transmet par la communication. Enfin, quelque chose du sujet. Ou la psychanalyse. C'est désespéré ce que je fais là, en ce moment. Il n'y a aucune transmission de la psychanalyse de cette façon. C'est-à-dire que ça commence au moment où vous réinventez votre affaire, et puis évidemment, vous partez dans les sentiers qu'il ne faut sûrement pas parce que vous êtes complètement plantés mais il n'y a pas d'autre solution. C'est-à-dire c'est par l'impossible de la communication qu'un sujet est éveillé.

Alors on va avancer un petit peu peut-être, remarquez, on avance doucement mais c'est pas si mal.

Page 142, il y est aussi question de la même chose.

— *LV : La molécule de libido*

— La molécule... molécule ou atome ?

— *Bénédicte Metz : Il a dit molécule, ça doit être une concrétion, non ?*

— Oui, mais enfin, ça change un petit peu, parce que, c'est notre débat avec Lucien. Lui il est plutôt pour les molécules, moi, j'étais pour l'atome. Mais bon, vous avez peut-être raison, c'est plutôt des molécules.

— *LV : Mais bon ça ne change rien, la question c'est comment est-ce que la lettre se charge, devient...*

— Ça change un petit peu. Votre idée, c'est que ça ne va pas jusqu'à l'atome littéral, c'est des molécules littérales, peut-être après tout. Quand même de temps en temps, le simple fait de rajouter une lettre, un atome, ça fait quelquefois bouger bien des choses.

Ce que ces lettres, ces molécules de libido vont venir supporter, Attendez, il faut que je reprenne le texte de Melman un peu avant parce que sinon je ne comprends plus rien.

Je passe sur le fait que connaissent tous les psychanalystes d'enfants, la façon qu'ont les enfants de sexualiser l'alphabet. Il y a des lettres qu'ils aiment bien, il y en a d'autres qu'ils n'aiment pas beaucoup. Mais ce n'est pas ce dont-là, il est question. Ce n'est pas la sexualisation imaginaire de la lettre, ni même le fait que le A ait pu autrefois représenter la tête de taureau.

C'est vrai que ça s'est remarquablement bien conservé, cette lettre-là.

Ce que ces lettres, ces molécules de libido vont venir supporter, vont venir permettre d'articuler, c'est le désir, en tant qu'il a été refoulé. Ce que le rêveur retrouve dans ses rêves, ce n'est pas n'importe quel désir, ce n'est pas le désir de n'importe qui ! Quand ça devient le cas, c'est plutôt gênant... Mais dans les rêves, quel que soit leur caractère étrange, bizarre, il a malgré tout, avec tout ce tissu, toute cette étoffe, une familiarité liée au fait que ce ne sont jamais que ses désirs refoulés qu'il peut connaître ou ne pas connaître, mais en tout cas, ce ne sont jamais que les siens qui viennent là s'exprimer.

C'est bizarre parce qu'on va dire le désir du sujet c'est le désir de l'Autre et lui, Melman, il dit que c'est les siens, ceux du rêveur lui-même.

— *LV : Mais c'est son Autre...*

— Mais c'est les siens en tant que nos désirs viennent de l'Autre, et ils ont été incorporés ... C'est vrai que c'est une expérience ... Alors qu'un rêve, quand on le raconte, au moment de le raconter, au moment de le vivre en tout cas et de le raconter quand il est frais, on ne comprend rien souvent, mais en même temps, on voit bien que c'est son rêve. Remarquez qu'on fait une autre expérience, quand on relit un rêve longtemps après, quelquefois on dit : mais ce n'est pas moi. Je me demande même quelquefois si c'est le rêve d'un patient que j'ai écrit ou si c'est le mien. En général, je les reconnais quand même, ... mais j'ai beaucoup travaillé. Non mais c'est vrai, on les reconnaît un petit peu. C'est ça qui est étrange, on les reconnaît comme les siens, et pourtant on ne comprend rien de ce qu'ils disent. Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec ça. Autrement dit, on voit bien que ça nous concerne, on est dans un certain champ de familiarité, même si c'est étrange, et pourtant c'est...

— *LV : C'est étrange mais c'est notre étrangeté.*

— Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il s'est déposé en nous un certain nombre de choses... Alors hier, j'étais invité par Nicolas Dissez et Édouard Bertaud, sur leur séminaire « Clinique du détail et détail clinique », et voilà... pourquoi je parle de ça ? Bon, je ne sais plus, bref, c'est à propos du rêve, du détail ?

— *BM : Oui, vous parliez du rêve*

— Oui, je parlais du rêve, et bien dans le rêve ce qui nous intéresse, en tant qu'analyste - et Freud l'avait déjà noté -, c'est le détail, anodin, celui dont on ne comprend pas pourquoi il est là. Par exemple, c'était... le gars était à vélo, et c'était précisé très distinctement la marque du vélo par exemple, alors qu'on voit vraiment pas l'intérêt pour le rêve, c'est bien plus intéressant de savoir qu'il était en train de faire ... C'est toujours le détail qui... mais il est là, et c'est là qu'on invite évidemment l'analysant à en dire quelque chose de ce détail-là, et quelquefois, on a la chance de tomber sur un truc intéressant...

— *LV : C'est pareil dans le souvenir écran, c'est le détail dans le souvenir écran qui vient éclairer...*

— Oui, mais en plus quelquefois on retrouve un souvenir écran qui renvoie alors à des scènes... Bon, enfin oui, mais le détail, pourquoi, je comprends plus là, ces molécules de libido, ... bon enfin ça ne fait rien.

Non, c'est pour dire que ces détails sont bizarres, on ne comprend pas et pourtant c'est singulier. Alors c'est l'occasion de faire remarquer un détail. Quand Lacan traduit le *Ein einziger Zug*, de Freud, c'est-à-dire, l'identification régressive à l'objet : on perd l'objet d'amour et on s'identifie à un trait de cet objet d'amour. Et justement, pendant ce séminaire de la *Clinique du détail*, ils parlaient de la petite moustache d'Hitler, pour ce qui est de l'identification. Mais on s'aperçoit que l'analysant, ou même dans la vie courante, l'attachement à la personne a en partie disparu, enfin ce n'est plus un attachement, par contre l'analysant a pris une façon de s'habiller, un trait physique, voilà.

Mais quand Lacan traduit ce trait unique, qui reste, par *trait unaire*, il fait un énorme forçage, pour faire entendre autre chose. Parce que le trait unaire, il n'a aucune spécificité, c'est la pure

différence, c'est le *un* qui va très facilement virer du côté du nombre. Alors que le trait unique de Freud, c'est un trait tout à fait spécifique à chacun. C'est un trait qui n'est pas changeable, c'est un trait littéral. La lettre, c'est pas du *un*, c'est pas du trait unaire. Alors c'est ça la difficulté. Le signifiant, il est marqué par le trait unaire parce que c'est une différence pure - ça c'est un acquis de la linguistique - il n'est que ce les autres ne sont pas. Il est même différent de lui-même, bon, c'est la différence pure. Mais ce n'est pas une différence si pure que ça parce qu'il est attaché à un semblant pour que ce soit un signifiant. Pour qu'un mot ou une histoire, ou un n'importe quoi vous ait marqué au point d'éveiller un sujet, il a fallu qu'il y ait un semblant particulier, quelque chose d'un peu spécifique à vous. C'est-à-dire que ce signifiant, ce n'est pas une différence pure, c'est une différence pure sur un semblant tout à fait spécifique. Sinon, il n'y a pas besoin de faire une analyse. Voilà c'est un petit détail.

III Alors troisième question :

*Melman nous dit à la fois que « Le réel est occupé par le sens » (ALI p.116, Ères p.137), que « cette lettre se distingue dans le champ de l'inconscient du fait d'être bien réelle » (ALI p.126, Ères p.150) et enfin que « le réel [est] constitué par cette image de la mère, que cette image primordiale de la mère soit dans un premier temps imaginariée y compris par l'identification à laquelle procède l'enfant et, dans un second temps, symbolisée. Le processus, là en cours, est donc celui d'une symbolisation de l'imaginaire du réel » (ALI p.137, Ères pp.161 162) Dans ces trois occurrences s'agit-il du même réel ?*

— *BM : Pour récapituler, alors le réel de la lettre, le réel de l'image de la mère, et ce réel occupé par le sens je ne sais pas du tout...*

— Alors on va procéder à une lecture attentive. C'est un peu le style de Charles Melman, il aime bien sortir des trucs qui choquent les oreilles. C'est-à-dire que le bon petit théoricien qui connaît bien son lacanisme dit : qu'est ce que c'est que cette histoire de sens occupé par le réel, on sait très bien que le sens et le réel, ça n'a rien à voir, le sens c'est du symbolique et de l'imaginaire et il occupe le réel ? Peut-être bien mais à condition qu'il y ait un trou. Parce que sinon, le réel, c'est plein. Le réel, en tous cas, il y a un des réels, avant que dans le réel rien ne manque. C'était au début, comme ça, expliquait Lacan, si le tome 14 de votre encyclopédie manque, c'est qu'il a fallu le symbolique ; c'est parce qu'il s'appelle Tome 14 mais dans le réel, il n'y a rien qui manque, à la place il y a un trou peut-être mais il y a un trou qui est rempli d'oxygène, d'azote, aux proportions et aux conditions standards de température et de pression de l'atmosphère. Bon, il n'y a rien qui manque. Et même dans le vide intersidéral, il n'y a rien qui manque.

Parce que pour que quelque chose manque, il faut un signifiant pour dire : ça manque. C'est pour ça que, à la limite, il n'y a pas de cause dans le monde physique. Il n'y a que des successions obligées de phénomènes. Pour que de la cause apparaisse, il faut qu'il y ait un sujet qui s'inquiète parce qu'il y a un trou dans la chaîne. Il ne comprend pas. On a vite compris que quand il y avait des gros nuages, il pouvait pleuvoir, ça on a compris. Mais il y a des tas de choses qu'on ne comprend pas. Alors on dit « quelle est la cause de ... ? », et l'enfant se demande « quelle est la cause que ma petite sœur est née » par exemple. Ça c'est embêtant, il cherche, évidemment une fois qu'il a compris, à l'école, ça marche moins bien.

Bon alors on y va, sur cette question du réel occupé par le sens. Juste avant, page 115 de l'édition ALI et 137 chez Ères, il parle de Venus qu'on peut aussi bien appeler l'étoile du matin que l'étoile du soir, pour la bonne raison qu'on l'aperçoit à ce moment-là et pas dans la

journée. On la voit avant, juste quand le soleil va se lever et juste après le coucher du soleil, parce qu'elle est plus près du soleil que nous. Voilà la distinction que fait Frege entre *Sinn* et *Bedeutung*. *Sinn* c'est le sens au sens de la signification et *Bedeutung* c'est la dénotation, c'est ce qui renvoie à l'objet. Venus, c'est l'objet, l'étoile du matin et l'étoile du soir ce sont des significations, des *Sinn*, des sens. Alors une même *Bedeutung* peut avoir deux sens différents et deux sens peuvent renvoyer à la même *Bedeutung*. Et donc il poursuit :

En tout cas le réel est occupé par le sens.

Oui, il est occupé par le sens quand il y a des êtres humains. S'il n'y avait pas d'êtres humains il n'y aurait pas de sens. Á moins qu'il y ait un être divin qui ait installé tout ce sens. Ce qui est extraordinaire en tout cas, c'est que lorsque les physiciens vont chercher les lois de l'univers, ils en trouvent. Ils trouvent des choses qui peuvent s'écrire et quelques fois d'une façon remarquablement simple.

— *LV* : Avec des lettres...

— Oui, avec des lettres et un tout petit peu de chiffres.

En tout cas le réel est occupé par le sens. En tout cas, il y a du savoir dans le réel, ça c'est sûr, sinon on ne pourrait pas le découvrir. Alors était-il là avant ou est-ce que c'est nous qui le ...

— *LV* : Il pose la question Lacan justement dans l'Acte : « Qui le savait avant ? »

— « Qui le savait avant ? » Est-ce qu'il y a des savoirs sans sujet ? Ça existe.

L'inconscient c'est un savoir sans sujet jusqu'à ce que, dans la parole, en balayant le lit des alluvions, les petites molécules sont revenues flottantes et tout à coup on fait apparaître un savoir qui était bien tapi au fond. Sauf que le savoir qui nous vient, il n'a pas forcément, il n'a peut-être rien à voir ou pas grand chose à voir avec celui qui s'est déposé. Et est-ce qu'il y avait au fond du lit quelque chose de structuré ? On ne peut pas vraiment le savoir parce que c'est toujours dans une parole que nous revient, enfin c'est en en parlant que reviennent les choses. Bien malin celui qui sait comment est foutu l'inconscient. En tout cas il est « structuré comme un langage », retenez ça, c'est ça qu'il faut dire à l'examen.

Or si le sens, comme nous le savons, relève de l'imaginaire, le réel n'est occupé pas moins par tout ce que ce signifiant a écarté, a rejeté.

Ici qu'est-ce qu'il entend par réel ? Il entend par réel l'inconscient. L'inconscient c'est du réel. C'est-à-dire qu'il est inaccessible en tant qu'inconscient ; il est inaccessible. Il n'est pas tout le temps inaccessible. De temps en temps il y a des rejets. C'est en cela qu'il est réel. Il est inaccessible au sens.

Il est occupé par le sens, en tout cas le réel n'est occupé pas moins par tout ce que ce signifiant a écarté, a rejeté.

Je ne suis pas sûr que ce soit du sens, en tout cas ce sont des signifiants, ça c'est sûr, mais les signifiants à mon avis quand ils tombent dans l'inconscient ils deviennent des concrétions littérales, ce ne sont plus des signifiants ; si on veut être cohérent avec ce qu'il dit c'est plutôt ça.

Est-ce qu'il y a des chaînes signifiantes organisées dans l'inconscient ?

— *BM* : Non, pas des chaînes signifiantes, il n'y a pas de signifiants...

— C'est une question que je me pose, je ne sais pas, j'y suis jamais allé.

— *BM* : Là c'est la thèse de Melman.

— La thèse de Freud c'est qu'il est clair qu'il y a des pensées inconscientes, donc suffisamment organisées. Tout le travail de Freud c'est de découvrir [et de communiquer au patient] : « tu voulais faire ceci, tu voulais faire cela ». Ça fait une interprétation qui devient vite paranoïaque, surtout dans le transfert : oui vous avez voulu me tuer, vous vous êtes foutu de ma gueule...

On n'y est pas, dans l'inconscient. On a beau y descendre en scaphandre - Freud parlait de « psychologie des profondeurs » - mais enfin je ne vois pas très bien comment il peut descendre dans les profondeurs. D'ailleurs tout est en surface : les conneries qu'on fait, malheureusement ça se voit, les symptômes c'est évident. Ce n'est pas en profondeur.

C'est marrant cette métaphore des profondeurs, pourquoi Freud est-il allé chercher ça ? Vous voyez que toute pensée est tributaire d'une époque et d'une idéologie de l'époque. Aujourd'hui les conneries elles ne sont pas en profondeur, tout est étalé partout, il y a des flaques partout, des *flaquenews* à tout bout de champ... il n'y a rien de secret, de profond. La métaphore des coffrets<sup>5</sup> ? Il n'y a aucun coffret, tout est balancé comme ça. C'est pour dire que les temps changent.

Alors est-ce que dans l'inconscient ce sont des pensées organisées ? Ça c'est l'idée de Freud et aussi l'idée de Lacan au début.

— *BM : Je ne sais pas si c'est l'idée de Freud car on n'en est pas encore au rêve de l'injection faite à Irma. Mais Justement c'est à partir de ce rêve-là que l'impression est donnée qu'accéder à l'inconscient c'est accéder à un en-deçà des signifiants.*

— Ça c'est l'idée de Lacan lisant Freud car pour Freud il est clair que non seulement quand il arrive à la formule de la triméthylamine il ne s'en satisfait pas, il remet du sens dessus. Il dit que ça a un sens sexuel car la triméthylamine est un produit de décomposition du sperme et donc bref c'est vraiment tiré par les cheveux. Là le rêve lui est donné d'une façon extraordinaire : N CH<sub>3</sub>CH<sub>3</sub>CH<sub>3</sub> Ce ne sont que des lettres. Vous connaissez l'histoire de l'injection faite à Irma ?

— *BM : On va le garder pour la rentrée prochaine.*

— Si vous voulez. Vous avez envie de garder ça ?

— *LV : Melman en parle dans la prochaine leçon.*

— Je ne le dirai pas alors.

— *BM : On commence avec ça à la rentrée. Il faut garder le suspens.*

— Je ne le dirai pas donc. Pourquoi peut-il dire que le réel est occupé par le sens ?

— *LV : Ça ne pourrait pas être parce que justement un signifiant n'est jamais que ce que tous les autres ne sont pas ?*

— Oui, oui ...

— *LV : Tous ceux qui ne le sont pas sont en quelque sorte rejetés dans le réel.*

---

<sup>5</sup> S. Freud, *Le thème des trois coffrets* (1913) in *Essais de psychanalyse appliquée*, Ed. Gallimard

— Oui dans le réel... enfin ils ne sont pas là quoi.

— *LV : ils ne sont pas là. Ils sont refoulés.*

— Refoulés mais est-ce qu'ils sont dans le réel ? Ce que je refoule, ça peut être parfaitement conscient.

— *LV : Ce que vous refoulez, ça peut être parfaitement conscient ? Ça revient.*

— Non, mais quand je choisis par exemple Je m'adresse à Lucien, puis « non je ne vais pas lui dire ça je vais dire autre chose »

— *LV : Ça, c'est réprimé pas refoulé ?*

— Mais justement vous dites je choisis comme ... Il prend l'exemple du pêcheur à la ligne.  
Définition du pêcheur à la ligne, comment s'est construit à partir de dichotomies successives, de tout ce que le signifiant écarte pour arriver à être un concept, le concept de pêcheur à la ligne .

On voit bien que ça n'a rien d'inconscient tout ce qui est rejeté. Le pêcheur à la ligne c'est un être humain, c'est pas... je sais plus comment il fait Socrate...

— *LV : Il subdivise à chaque fois.*

— Oui, des trucs chiants comme la pluie d'ailleurs. Enfin c'est de la philosophie... C'est très estimable, la philosophie. Je me suis bien amusé hier parce que justement chez Nicolas Dissez ils avaient procédé ainsi dans l'histoire du détail : le détail n'est pas le trait unaire, le détail n'est pas l'objectivable etc. C'est une magnifique dialectique socratique. Est-ce que vous êtes arrivés au concept ? ils sont arrivés à un concept iné..., fuyant, bref c'est assez amusant.

Heureusement que ce n'est pas un concept, le détail, et que nos concepts les plus puissants sont aussi des signifiants, c'est-à-dire que si ce ne sont pas des signifiants, si ça ne représente pas le sujet que vous êtes, alors vous faites ce que vous voulez, vous faites des dissertations, vous répondez correctement à l'examen mais pour le reste... Si ce n'est pas devenu quelque chose d'un savoir inconscient qui fait qu'au moment où on a interprété c'est là tout prêt.

Il faut conceptualiser mais il ne faut pas oublier de temps en temps que le concept c'est des mots qui essaient d'attraper quelque chose... Alors puisque c'est comme ça fions nous à notre intuition on en saura toujours assez ? Oui, mais oui et non. C'est bien que l'intuition s'oblige à un peu de vérification.

En attendant le signifiant lui en tant que tel prend sa vertu (quoique marqué par l'équivoque que je viens de dire) d'écarter, de renvoyer dans le réel ce qu'il rejette.

Le pas que nous avons ici à franchir, c'est de concevoir que par un mécanisme qui est purement celui du langage, le paradoxe du langage est que ce qui est matériellement rejeté sert de support au sens que le signifiant voudrait affirmer.

Tous ceux d'entre vous qui vous êtes intéressés à la névrose obsessionnelle savez que c'est justement là le tourment de l'obsessionnel. Plus il exerce sa vigilance morale pour rejeter, écarter de lui tout ce qu'il ne faudrait pas, plus cela va constituer pour lui le signifié, corrompre le signifié dont il faudrait se réclamer.

Ça c'est un fait assez simple : vous êtes dans une situation dans laquelle vous savez qu'il ne faut surtout pas parler de ça, avec ces personnes, ça ne va pas rater. Ça va organiser justement ce qui vous vient de la cause de votre dit, de votre parole. Alors ça, oui je suis d'accord sur ce mode-là. Et encore vous voyez bien que c'est dans l'inconscient le rejet, la répression que

vous faites, elle est pas du tout inconsciente mais du simple fait de rejeter quelque chose ça va immédiatement - enfin pas immédiatement - organiser.

Comment ça peut se faire ça ? Ce n'est pas rien ce que vous savez qu'il ne faut pas dire. C'est très précisément quelque chose qui pour vous est la cause du dire. Cette cause elle est déjà là, et quelque part que vous savez que vous devez refouler.-Ce n'est pas parce que simplement qu'il est rejeté matériellement, c'est parce qu'il *faut* le rejeter. Parce que c'est quelque chose de l'ordre de l'objet. Dans le cas de l'obsessionnel c'est l'objet anal qui est tout le temps là en train de poindre...qu'il faut rejeter parce qu'il y a des fuites partout.

Alors le réel ? Est-ce que c'est toujours le même réel, l'image de la mère ? C'est un peu bizarre. *Image* ça ne veut pas dire imaginaire, de la même façon que mot ne veut pas dire symbolique. En tout cas dans l'imaginaire il y a l'image réelle, elle existe dans le monde animal. Les animaux ont des images. Il y a même des *patterns* tout faits. Par exemple il suffit de dessiner une vague forme de rapace, vous la placez devant les poules et vous voyez toutes les poules qui vont se mettre à l'abri. C'est une image, une image qui fait signe et non pas signifiant. C'est une image et c'est du réel. C'est une image indistinguable du réel. Tant qu'il n'y a pas de symbolique, l'imaginaire et le réel sont confondus. Rien de plus réel que l'imaginaire.

— *BM : Ah oui, c'est ça. D'accord.*

— Rien de plus réel au sens qu'à son poids on ne peut pas résister. L'image de la mère au départ est réelle. Elle est réelle dans un sens particulier, non pas le réel qui vient articuler le symbolique et l'imaginaire, le réel du nœud borroméen, c'est un autre réel.

— *LV : C'est pas tellement différent...*

— Ah bon ?

— *LV : Il me semble... Vous dites que l'image est réelle s'il n'y a pas de symbolique justement qui vient la séparer de l'imaginaire.*

— Oui. Dans le nœud c'est compliqué parce que le réel c'est le réel du fait que ça tienne, grâce à un réel qui fait tenir les deux autres : il y a le réel du nœud et le réel du rond. Rien de tel pour foutre en l'air le réel à partir du moment où on l'écrit - ce qui est encore bien réel mais bon...ça nous fait bien gamberger quand même, le nœud, c'est pas mal, c'est ultra simplifié.

Ça fait perdre énormément de choses. Par exemple le graphe du désir est bien plus intéressant à bien des égards. Par contre, ça fait entendre bien d'autres choses.

C'est terrible en théorie psychanalytique parce que ce n'est pas comme les théories scientifiques qui sont cumulatives, dans lesquelles quand on avance, ça intègre ce qui était avant. Et nous, dans notre champ, quand on avance quelque chose, ça fout en l'air tout une partie alors que ça devrait rester. C'est pour ça qu'on patauge dans la choucroute. C'est un peu embêtant. On ne peut pas faire autrement parce que nous prenons en compte ce qui est exclu justement des énoncés scientifiques. Et c'est à juste titre, puisque c'est grâce à ça que la science peut avancer : c'est que le sujet, la science n'en a rien à foutre. C'est vrai ou c'est pas vrai ; l'expérience l'a démontré, elle doit être reproductible par n'importe qui : s'il n'y a que Monsieur Benveniste qui est capable de trouver la mémoire de l'eau et que les autres ne la trouvent pas, c'est que la mémoire de l'eau ça n'existe pas, c'est une erreur. Monsieur Benveniste n'a jamais voulu renoncer à sa mémoire de l'eau, il a fini dingo.

Il faut dire que tous les laboratoires qui faisaient de l'homéopathie évidemment poussaient. Forcément quand on dilue à des milliardièmes des choses, il n'y a plus une seule molécule du produit, il faut bien justifier qu'il agit quand même. Et il agit. Enfin il y a d'autres façons d'agir que la molécule. Bon.

Le réel. Chez Freud, où est-ce qu'on va trouver ça ? Dans l'ombilic du rêve par exemple. Dans l'*Urverdrängung*, le refoulement originaire. L'ombilic du rêve c'est quand on peut continuer à analyser le rêve, il n'y aura rien de plus. On tombe sur un trou. Voilà. Impossible. C'est en cela que ça ressemble un peu au réel de Lacan, quand il dit "le réel c'est l'impossible". Il se *démontre* comme impossible.

Enfin, Lacan c'est lui qui invente l'idée de réel en tant que foncièrement différente **celle** de réalité. Je crois. En philosophie ça existe quand même cette notion de réel mais je ne sais pas si c'est aussi clairement distingué de la réalité... Comment il appelle ça, dans le Lalande, "c'est ce sur quoi on peut compter"<sup>6</sup> Bon, Lacan, c'est quand même lui qui a inventé cette idée de réel au-delà de la réalité. Le réel est ce sur quoi on n'a pas de prise. C'est la première acception, quand il dit : "Freud reconnaît qu'il y a toute une partie de ses patients sur lesquels on n'a pas de prise" Ce qu'il appelle le *Format*, le grand format, le petit format. Tous les gens n'ont pas la même étoffe. Il y a des gens qui sont des petits formats, c'est pas grand chose. Et puis il y a des gens... Quand on reçoit des patients on voit qu'il y en a... On se dit « c'est quelqu'un quand même », même si c'est un sale bonhomme, mais il y a **a** quelque chose... Et il y en a d'autres c'est un peu l'oiseau sur la branche. Il faut en tenir compte, comme il dit, dans le choix de nos patients. Ça c'est une acception du réel, c'est quelque chose sur lequel on n'a pas prise, il faut simplement en tenir compte. C'est -à -dire, aucune interprétation n'agit là-dessus. C'est sur quoi on butte aussi. Le réel sur lequel on se cogne. J'entends souvent des gens dire "Lacan a dit, le réel c'est ce sur quoi on bute"<sup>7</sup> !". Oui... Pas besoin de Lacan pour sortir ça, mais bon.

C'est l'horreur, le réel. Comme dans l'injection faite à Irma – je peux quand même en parler un peu ? Je réussis à lui faire ouvrir la bouche, et là : horreur ! « Des formations contournées qui ressemblent à des cornets du nez<sup>8</sup> ». C'est quelqu'un qui connaît l'anatomie du nez. Horreur... Pourquoi c'est horrible ça il ne le sait pas mais pour lui c'est horrible. On dit que c'est du réel. Alors on pourrait dire aussi l'horreur de la mort, le réel de la mort, le traumatisme qui est la rencontre avec le réel. C'est une acception.

Le réel, on peut dire aussi que c'est ce qui revient toujours à la même place. Qu'est-ce qui fait que je fais toujours la même connerie ? Ça, c'est du réel, c'est le symptôme. L'incidence du réel dans la vie de quelqu'un. C'est pas incompatible avec l'idée d'impossible. Parce qu'il y a un impossible à vaincre... Mais attention, là je dis, c'est de l'impuissance plutôt. Mais c'est une impuissance qu'on ne pourrait pas dépasser avec quelques artifices ou médicaments, c'est une impuissance logiquement impossible tant que quelque chose n'aura pas été... C'est l'impossible logique, Lacan a cherché beaucoup à asseoir son réel sur la logique. Mais du même coup, ça nous intéresse un peu moins parce qu'on n'est pas des êtres de pure logique, il n'y a pas que les lettres, il y a le signifiant quand même. D'ailleurs Lacan c'est quand même un drôle de bonhomme car il est autant du côté de la poésie que de la logique pure et il essaye de tenir tout ça ensemble.

---

<sup>6</sup> « Est réel ce sur quoi on peut compter. »

Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, article « Réel »

<sup>7</sup> « Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est l'impossible ; quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel ; quand on se cogne, le réel, c'est l'impossible à pénétrer. »

J. Lacan, *Conférence au MIT*, parue dans Scilicet, 1975, n° 6-7, pp. 53-63

<sup>8</sup> S. Freud, OCF.P, PUF, 2004, *L'Interprétation des rêves*, tome IV, p. 124)

Voilà, le réel c'est aussi avec le nœud borroméen ce qui va faire nœud et il faut bien admettre qu'il y a quelque chose qui va venir coincer la dérive du sens. Du symbolique sur l'imaginaire.

Alors est-ce que c'est le même réel ? Et bien il y a un moment il dit qu'on attrape que des bouts de réel. Il n'y aurait pas *un* réel unifié ça ne serait que des bouts<sup>9</sup>.

Et puis à la fin il dit un truc bizarre, dans les derniers séminaires : "le réel c'est ma réponse symptomatique à la découverte de Freud<sup>10</sup>". Et il ajoute : "pas sûr que ce que je dise du réel soit plus que de parler à tort et à travers<sup>11</sup>". Au bout de soixante ans de travail c'est un peu désabusé - bon, mettons cinquante pour ce qui est de la psychanalyse pure et dure. Certes, ça n'annule pas tout le travail. Mais ça nous met quand même en garde, enfin, ça nous éveille au fait que cette idée de réel pour un sujet c'est fragile.

Il y a un aspect qui est *ce sur quoi je bute*, sur lequel je peux compter : c'est mon symptôme, ça tient. Si je veux devenir psychanalyste, bon, en général, ça peut tenir, hein, ou bien une vocation d'artiste, ça tient. C'est un symptôme comme un autre. Il y a quelque chose de réel, ça tient.

Mais en même temps, le réel en tant que ce qui arrête l'errance du sujet humain... À partir du moment où l'animal humain a troqué les signes pour des signifiants, à partir du moment où un signifiant ne renvoie plus à un objet mais ne renvoie qu'à d'autres signifiants... c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Il faut bien que quelque chose arrête cette fuite de signifiant en signifiant. C'est le fantasme qui arrête ça, ou alors il y a quand même des signes qui restent, pas beaucoup mais quelques uns - on n'a pas beaucoup d'instinct, ça c'est sûr que l'instinct chez l'être humain... Il ne faut pas laisser un enfant seul n'importe où, même avec son petit frère. Pas trop longtemps. On dit souvent que le symbolique c'est formidable... Le symbolique c'est super... Enfin, c'est quand même grâce au langage qu'on s'entre-tue régulièrement. On est la seule espèce qui passe son temps à s'entre-tuer, qui est infoutue de baiser correctement... Tout de même ! Quand on voit comment il a fallu aux êtres humains compenser par des formations langagières - symboliques - le désastre que le langage a créé dans l'espèce. Par rapport à nos cousins les singes... Bon, les plus proches ont l'air de s'énerver un peu. Mais quand même, le monde animal en dehors de la chasse et de la reproduction c'est paisible. Et puis même, pour la chasse et la reproduction, ils savent comment faire : c'est programmé, c'est tout. Et puis ils ne se tuent pas entre eux, sauf par accident. Ils ne passent pas leur temps dans une même espèce à se tuer entre eux. On ne fait pas de sacrifices dans le monde animal. On ne zigouille pas un gosse pour plaire à Jupiter ou à Baal.

— *LV : On laisse quand même le plus faible en queue de troupeau quand le lion rôde... Pour le bien de la communauté. C'est une sorte de sacrifice.*

— Ah non, ça n'a aucune valeur sacrificielle. Ils n'apaisent aucun dieu...

— *LV : Non, ça n'est pas transcendant mais...*

---

<sup>9</sup> « nous ne pouvons atteindre que des bouts de Réel. Le Réel, celui dont il s'agit, dans ce qu'on appelle ma pensée, le Réel est toujours un bout, un trognon. Un trognon certes autour duquel la pensée brode, mais son stigmaté, à ce Réel comme tel, c'est de ne se relier à rien ».

J. Lacan, Séminaire *Le sinthome*, Leçon IX du 16 Mars 1976, Ed. ALI p.134

<sup>10</sup> « C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte - et à supposer que cette découverte soit vraie - qu'on peut dire que le Réel est ma réponse symptomatique ».

J. Lacan, Séminaire *Le sinthome*, Leçon X du 13 avril 1976, Ed. ALI p. 145

<sup>11</sup> « Après tout ce n'est pas sûr que ce que je dis du réel soit plus que de parler à tort et à travers ».

J. Lacan, Séminaire *Le sinthome*, Leçon X du 13 avril 1976, Ed. ALI p. 146

— Le sacrifice, c'est faire du sacré. Il faut regarder la valeur des termes, pardonnez-moi.

— *LV : Vous avez raison.*

— Faire du sacré, pourquoi faire du sacré ? Justement pour que tout ne soit pas livré au commerce généralisé des objets utiles. Et surtout qu'il y ait un lieu délimité... C'est l'action du roi latin, le *Rex... Rectum...* il fait des tracés en ligne droite, hop, hop et il borne ainsi : *templum*. On l'appelle aussi *fanum*, le temple, et puis devant le temple c'est *profanum*, le profane. C'est ça le roi, le *rex*, c'est celui qui trace la différence entre le sacré et le profane. Un peu comme le *Rix* gaulois, ce sont des fonctions beaucoup plus religieuses qu'on ne le croit. Ce sont devenus des dirigeants politiques par la suite, mais enfin il y a toujours un côté sacré du roi.

C'est impressionnant quand même comment une chose qui semble aussi simple et factice puisse paraître à tout un chacun aussi réelle. Tellement réelle que, moi physicien, j'en arrive à croire que mon voisin m'envoie des rayons depuis l'autre côté du mur. Je sais pourtant que c'est matériellement impossible. Je m'en vais pourtant prendre ma carabine et faire un scandale. Et le pire c'est que quand je déménage pour être tranquille ça recommence ! Et ça c'est le paranoïaque, il a toute sa tête, lui. Alors, le schizophrène qui ne se reconnaît plus très bien dans la glace, qui entend des voix, dont les pensées ont été prises en charge par une instance extérieure... Comme dit Lacan il est le seul à savoir que c'est l'Autre qui le commande... On devrait être un peu plus étonnés que, nous, nous n'arrivons pas à arrêter de croire que c'est nous qui pensons.

Voilà, concernant cette histoire de réel, je pense que malheureusement il faut garder l'équivoque et ne pas tenter de vouloir en faire un concept unique.

Alors, est-ce que la mort c'est du réel ? Sous un aspect, c'est calculable. Comme dit Lacan, ça fait l'objet d'un calcul statistique, toutes les assurances sont fondées là-dessus. Les assurances-vie bien sûr. On les appelle assurances -vie mais enfin, ce sont des assurances-mort, hein ? Elles sont fondées sur un calcul qui fait que bon... "t'as quel âge ? Bon, en 2025, ta prime va être de tant... Parce que si c'est en -dessous c'est moi qui vais être de ma poche, et si c'est au-dessus c'est bien mais c'est l'assurance concurrente qui va remporter le marché." Bref la mort est parfaitement calculable. En cela elle n'est pas du tout impossible. Elle est même parfaitement possible.

Quand on dit "j'ai peur de la mort"... Je demande toujours "Mais de la mort de qui ?". La mort ça n'existe pas, il n'y a que des gens qui meurent, enfin des animaux aussi. Mais dire qu'on a peur de la mort ne veut rien dire. J'ai peur de mourir, de *ma* mort, oui. Mais quelle idée je m'en fais de ma mort ? En fait on s'aperçoit très vite que ça n'est pas de cela qu'il s'agit. Une fois que je suis mort, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Il y a bien des gens qui croient qu'ils vont se retrouver en enfer, on n'est plus au moyen-âge, c'est vrai. Il y a des gens qui avaient vraiment très peur non pas de la mort mais de la vie après la mort. On voit bien que la mort est impossible à conceptualiser pour le sujet, en ce sens elle est un peu réelle. Elle l'est... Mais dans la pratique quand je dis que j'ai peur de la mort c'est toujours d'autre chose qu'il s'agit. J'ai peur de la mort de quelqu'un...

Bon. Si vous n'avez plus d'autres remarques... Je ne vous ai pas laissés parler beaucoup...  
À l'année prochaine...

<Transcription : Jocelyne Girault, Marie-Martine Haudiquet, Stéphanie Levieux, Théo Liégeois, Carine Piotraut, Zineb Sbihi Zniber>  
<Relecture Lucien Verchezer, Delphine Redler>